

SUPPLÉMENT À NANTES PASSION, MAGAZINE DE L'INFORMATION MUNICIPALE N°149 - NOVEMBRE 2004

Nantes

AU QUOTIDIEN



Vieillir à Nantes

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

**Quinze pages d'actualité
sur votre lieu de vie**

HISTOIRES DE QUARTIERS

**Le Bouffay médiéval
Les blanchisseuses
barbinoises**

CENTRE-VILLE

Balade dans le Bouffay m

Cœur historique de Nantes, le Bouffay a longtemps gardé son caractère médiéval. Une intense activité économique animait la vie de ce quartier populaire qui vivait au rythme du marché, des processions, de fêtes profanes et des exécutions publiques.

Carrefour de la Casserie (1845).

Il est difficile d'imaginer le Bouffay tel qu'il était au Moyen Âge. Aujourd'hui, seuls quelques murs subsistent, vestiges de bâtisses où siégeaient les instances politiques et judiciaires de la ville, du comté de Nantes et du duché de Bretagne. "À l'époque, une muraille entourait le quartier et la Loire passait à quelques mètres derrière, à peu près où se situe le tramway", explique notre guide, Robert Lesage de l'association Nantes Renaissance. Depuis dix ans, l'ancien directeur d'école organise les visites du quartier lors des Journées du patrimoine. "Après les raids vikings du 9^e siècle, la ville reprend vie vers la

fin du 10^e siècle", poursuit-il en nous emmenant au centre de la place du Bouffay. "Le comte de Rennes, Conan I, qui s'est emparé du comté de Nantes fait édifier en 990 une forteresse à l'angle sud-ouest. Elle allait jusqu'à la rue de la Poissonnerie aujourd'hui rue de la Paix." Dans ce château logeront les comtes de Nantes et les ducs de Bretagne jusqu'à la construction du nouveau château des ducs au 13^e siècle. "À partir de 1467, une partie du vieux château est transformée en prison rappelle Robert Lesage. "Dix ans plus tard le duc François II installe un office de sénéchaussée, juridiction à la fois seigneuriale, domaniale et judiciaire." Henri II y ajoutera en 1551 un présidial, tribunal civil et criminel : le château devient palais de justice. Rien ne subsiste du château disparu au 19^e siècle dans le cadre du plan d'embellissement de la ville de l'architecte Ceineray.

La maison des Échevins. Pour retrouver les traces visibles du Moyen Âge, Robert Lesage nous emmène à l'entrée de la rue des Échevins, au nord-est de la place. Une plaque signale un mur, seul vestige de la maison des Échevins ou des "engins" construite en 1453. "Ce fut la première mairie de Nantes, où se sont tenues les assemblées du Conseil des Bourgeois. Six siècles d'histoire, du 14^e au 20^e siècle, sont inscrits sur ce mur." La maison qui y était rattachée a été démolie au 20^e siècle pour percer une rue. "Il y avait un dédale tortueux, il fallait faire une percée pour aérer, faire entrer le soleil et chasser l'humidité et les odeurs."

La place du Bouffay, un lieu populaire. Une gravure de 1720 nous aide à imaginer le reste de la place telle qu'elle était avant le plan de Ceineray. Au nord de la rue de l'Ancienne Monnaie se tenaient



édiéval

Plan Cacault
(1756).

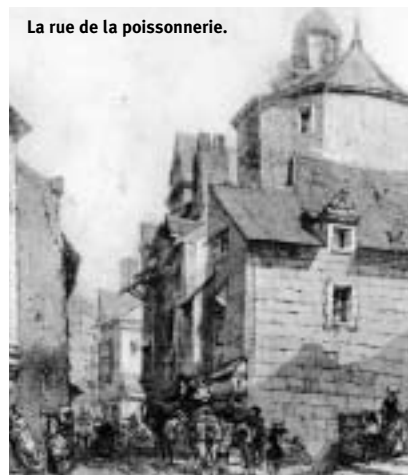


les grandes écuries duciales et contre la muraille à l'angle sud-est, l'hôtel de la Monnaie permettait aux ducs de frapper des pièces. Enfin au nord, les bâtiments du Prieuré Saint-Martin de Noirmoutier, parasités par de nombreuses échoppes, ferment la place. "Les gens à l'époque construisaient sans règles d'urbanisme. Quand un bâtiment comportait des reliefs, des familles profitaient des angles pour s'installer. Il y en avait partout autour de l'ancien château et de l'église Sainte-Croix", explique notre guide intarissable. Plus qu'un siège de pouvoirs locaux, la place du Bouffay était aussi un lieu populaire qui vivait au rythme du marché, des processions, des fêtes et des exécutions publiques. La vie des habitants est ponctuée par une horloge installée sur la tour

nord du château surélevée d'un beffroi, à l'intersection de la rue du Bouffay et de la rue Belle-Image. La cloche est aujourd'hui installée sur le nouveau beffroi de l'église Sainte-Croix qui était à l'origine la chapelle du même château.

L'Hôtellerie des Jacobins. Prenons la rue des Échevins vers la rue Lambert caractéristique par sa forme en entonnoir. Nous arrivons à l'Hôtellerie des Jacobins (impasse Joseph-Peignon), le seul vestige d'un couvent comprenant aussi des jardins, un cloître et une chapelle qui allait jusqu'aux douves du château des ducs. "Édifiée à la fin du 15^e siècle elle hébergeait les pèlerins de passage mais aussi des hôtes de marque comme le roi Louis XIII, Marie de Médicis et le car-

La rue de la poissonnerie.



→ dinal de Richelieu.” Aujourd’hui propriété de la ville, le bâtiment devrait être réhabilité. L’entrée du couvent devait se situer au numéro 12 de la rue Dubois. La chapelle construite dans le style jésuite a progressivement disparu lors de la percée de l’actuelle rue de Strasbourg.

Des maisons à pan de bois étroites et profondes. La rue de l’Émery nous entraîne dans les petites ruelles où logeaient des habitants du quartier. À l’époque, le bois est le principal matériau de construction. Seules quelques familles nobles et bourgeoises construisent en pierre. L’hôtel de Bruc au n°8 en est un bon exemple. Le mur extérieur témoigne des nombreuses transformations subies par le bâtiment du 15^e siècle à nos jours. Plus loin, rue de la Juiverie, le n°7 restauré en 1991 est un précieux témoignage du 15^e siècle avec sa façade en pan de bois classée monument historique. Dans la rue, malgré des générations de propriétaires, les parcelles sont toujours étroites et profondes. En poussant la porte sur le côté, un couloir longe l’échoppe du rez-de-chaussée pour nous amener au pied d’un escalier en bois qui dessert les deux ailes du bâtiment.

Construire en dur pour éviter l’incendie. Pour lutter contre les incendies, la présence d’un puits dans la cour était précisée par un P à côté du numéro de la maison (n°6 et 17, rue de la Juiverie par exemple). “En 1680, l’obligation est faite de construire en dur pour éviter les incendies. Les pierres sont abondantes à



Le carrefour de la Poulallerie.

Nantes, mais peu prennent la peine d’y recourir.” Après l’incendie de Rennes en 1720, le maire Gérard Mellier s’insurge : “Je ne veux pas de façade en bois, gardez-le pour les navires”. Aujourd’hui, les maisons à pan de bois dans le quartier se comptent sur les doigts de la main. Les n° 8 et 10 rue de la Baclerie ont perdu leur second étage. La plus connue, la maison dite “du Change” sur la place du même nom, était en fait une maison particulière. “De l’autre côté de cette place à l’angle des rues des Carmes et des Halles

se tenait la prévôté, la deuxième mairie de Nantes et en face, à l’angle de la rue de la Paix, la maison des Enfants nantais. Un médaillon de bronze représente l’ancienne demeure à colombages qui était, dit-on, la plus belle de la ville médiévale.”

Disparition progressive des maisons médiévales. Toutes ces maisons à pan de bois ont été détruites suite aux travaux de réaménagement engagés à partir du 18^e siècle. “Il fallait que la ville éclate, explique Robert Lesage. Elle était trop à l’étroit dans son enceinte médiévale.” L’architecte Ceineray entreprend dans un grand plan d’embellissement d’aligner les quais de la Bourse jusqu’au château des ducs. Les remparts sont en grande partie détruits (1766-1780), comme nombre de bâtiments pour élargir les rues, réorganiser le quartier. Le Bouffay a perdu de son influence. Le centre de l’activité nantaise s’est déplacé vers l’ouest, la place de la Bourse et le nouveau port.

LAURENCE COUVRAND

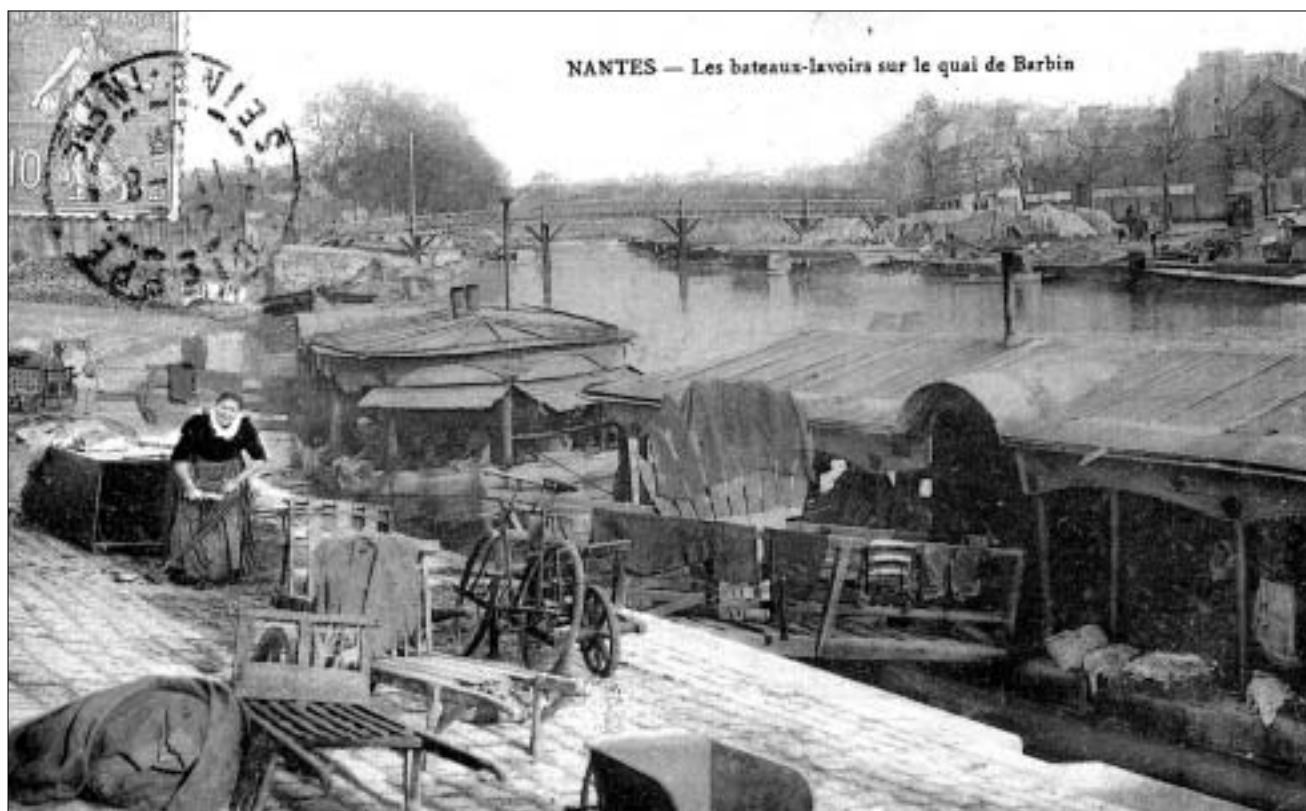
REMERCIEMENTS À NANTES RENAISSANCE

Pour en savoir plus :
 Daniel Leloup : *Maisons en pans de bois de Bretagne*, éditions Ouest-France.
 Évocation du vieux Nantes, Henri de Berranger.
 Iconographie de Nantes, Claude Cosneau.
 Nantes au XVIII^e, Pierre Lelièvre.
 Sources : Archives municipales.



Le palais du Bouffay (façade sur la place).

Quand les Barbinoises blanchissaient dans l'Erdre



Des bateaux-lavoirs, il ne subsiste qu'un exemplaire, aujourd'hui converti en habitation. Des lavandières de l'Erdre, reste le souvenir...

Ah ! La pittoresque silhouette des bateaux-lavoirs ; le langage fleuri des lavandières ; le bruit des battoirs ; les prairies pavoisées de linge en train de sécher... Images nostalgiques et bucoliques des bords de l'Erdre au temps d'avant les machines à laver... Le mot "lavandière" évoque des piles de linge blanc et parfumé, gracieusement portées dans un joli panier par une jeune femme souriante... Images de cartes postales cachant une réalité moins riante.

L'Erdre : un marécage nauséabond. Jusque dans les années 50 et l'arrivée du meilleur ami de l'homme, le lave-linge, la

lessive constitue la plus dure des corvées ménagères. À Nantes, ville pauvre en fontaines mais traversée par une rivière et un fleuve, on lave à même la Loire et l'Erdre. Avec une préférence pour cette dernière, surnommé "rivière de Barbin", nom du quai où sont amarrés en grand nombre les bateaux à laver ; il désigne surtout le village de la rive droite de l'Erdre, au bas du coteau Mont-Goguet. C'est, au XIX^e siècle, un quartier insalubre aux rues non pavées et jonchées d'immondices, peuplé de marginaux et où l'expression "coupe-gorge" prend tout son sens. À sa lisière sont amarrés les bateaux-lavoirs à bord desquels officient les "Barbinoises", car "L'Erdre lave plus blanc", affirment les connaisseurs. Et pourtant... Au XIX^e siècle, la "plus belle rivière de France" est, à hauteur de Nantes, une ➔

NANTES — MI-CARÊME 1911

4 - La Reine des Reines M^{lle} Letearneux, des lavoirs de Barbin, et ses demoiselles d'honneur M^{lle} Leroy, des lavoirs de Sèvres, et M^{lle} Deniaud, des lavoirs de St-Sébastien



→ sorte de cloaque, saturé d'émissions nauséabondes et colorées issues des différentes activités pratiquées en amont : tanneries, abattoir et teintureries, auxquelles s'ajoutent celles des égouts. Loin de nettoyer ces déjections, le savon des lavandières ne fait qu'ajouter à la pollution de ce qui ressemble plus à un marécage qu'à un joli cours d'eau. Au point d'y interdire la lessive en cas d'épidémies : le choléra se répand via les draps "propres"! Mais rien n'arrête les lavandières, qui défendent chèrement leur gagne-pain à chaque fois qu'il est menacé. Elles se dressent, battoir en main, quand on accuse les bateaux-lavoirs de gêner la circulation des autres navires, quand on parle de les interdire, quand on régleme leur



Une lavandière de Barbin, battoir en main.

nombre... Ces embarcations, souvent précaires, souvent d'anciens chalands reconvertis après des avaries, ne sont à l'origine guère plus que des radeaux améliorés. Sur les côtés, des selles à laver, appelées bancs, sont légèrement inclinées vers l'extérieur. Au centre, les "gargotes" (lessiveuses) chauffent sur des fourneaux de briques ; on y fait bouillir le linge qu'on brasse avec une trique. Ainsi, l'hiver, comme le cite M^{me} Fisselier dans son livre *En flânant sur les bords de l'Erdre*, les lavandières ont "le devant glacé, le derrière rôti" !

Bancs à louer. Le 3 mai 1942, un arrêté préfectoral impose des normes de construction : les bateaux-lavoirs ne devront pas dépasser 5,50 mètres de large et 14,30 mètres de long, ils seront pourvus d'un toit de zinc ou de bois "bien travaillé", à faible inclinaison pour ne pas gêner les manœuvres des cordages des navires de haut bord qui cohabitent avec les lavoirs sur les quais. Quelques chantiers de construction navale se mettent à fabriquer ces embarcations spécifiques. Leur



Les bateaux-lavoirs (1912) : des embarcations précaires, souvent d'anciens chalands, ne sont à l'origine guère plus que des radeaux améliorés. Mais en mai 1942, un arrêté préfectoral impose des normes de construction.



JC LEMOINE - CARTOPHILIE

Méprisées, humiliées, épuisées, les centaines de femmes qui forment la corporation des lavandières, trouvent chaque année leur revanche à la mi-carême : l'une d'entre elles est reine de la ville.

propriétaire, qui s'acquitte d'une patente et d'un droit de stationnement, loue aux blanchisseuses un banc, un battoir, une marmite et un baquet. Les utilisatrices sont des ménagères lavant leur propre linge, des ouvrières qui travaillent à la journée pour une maison bourgeoise ou une "maîtresse blanchisseuse", ou des lavandières professionnelles, indépendantes, ayant des "pratiqués" (clients) réguliers. À bord, tout en travaillant durement, par tous les temps, parfois en cassant la glace de la rivière, on cause, souvent haut et fort, on n'hésite pas à répondre vertement aux marins s'ils s'aventurent à invectiver les lavandières, qu'ils appellent familièrement des "poules d'eau".

Après la lessive, le linge mouillé, pesant, trempe le dos de celles qui le transpor-

tent, courbées sous la charge, dans une hotte. D'autres utilisent une brouette. Les prairies avoisinantes sont louées pour y étendre la lessive, quand quelques bateaux-lavoirs sont pourvus d'un étage dévolu au séchage. Puis, les valeureuses blanchisseuses livrent le fruit de leur travail, à pied ou en utilisant des toues qu'elles manient à la godille.

Reines d'un jour. Méprisées, humiliées, épuisées, les centaines de femmes qui forment la corporation trouvent chaque année leur revanche à la mi-carême : pendant une journée, l'une d'entre elles est reine de la ville et défile fièrement sur un char... dissimulant dans de jolis gants ses mains abîmées.

Bateaux vétustes, eau sale, encombrement des quais... faute de fontaines dans les quartiers populaires de la ville, il faut bien s'accommoder de ces inconvénients. Jusqu'en 1855, date à laquelle on construit à Nantes le premier "bain-lavoir" à terre, sous le tollé des lavandières qui voient là une menace pour leur activité. À la fin du XIX^e siècle, la pollution les amène à migrer en amont du pont de la Motte-Rouge. Puis les lavoirs à terre se multiplient, l'eau devient courante dans les habitations... Dans les années 30, les comblements de l'Erdre et de la Loire contribuent à sonner lentement le glas des bateaux-lavoirs... et des Barbinoises. Les derniers bateaux-lavoirs abdiquent définitivement à l'arrivée des lave-linges.

PASCALE WESTER

Sources : André Péron, *L'Erdre et ses bateaux-lavoirs. Les blanchisseuses de Barbin* (édition du Ressac), *Saint-Félix, mémoires d'un quartier*, livre II, Archives municipales.
Crédit photographique : M. Lemoine.

